
En tant qu'auteur non professionnel, je mets ces deux pièces gratuitement à la disposition des troupes de théâtre amateur qui souhaiteraient les jouer.

Je demande seulement à en être prévenu : everob@orange.fr

Théâtre'Amicalement.

Bistrot suivi de **Cocktail**

Robert **BOURON**

(Durée en lecture : environ 20 mn)

Ces deux pièces peuvent se jouer à la suite ⁽¹⁾.

Les rôles pour " Cocktail " peuvent être joués par les mêmes personnes ou remplacés par trois autres acteurs-actrice.

Comédie en deux pièces. (2 hommes – 1 femme ou 4 hommes – 2 femmes)

Il y a des endroits comme ça ; où les discussions sont quelques peu bizarres où les conversations ne sont pas toujours maîtrisées, où l'on peut parler de soi-même et du reste du monde : des endroits où l'on peut tout dire où l'on peut tout entendre sans que cela ait vraiment une réelle importance.

Personnages...

- **Babette** (célibataire)
- **Momo** (célibataire)
- **Dédé** (marié)

Ils sont tous les trois assis à une des tables d'un café, vêtements posés sur le dossier de la chaise. Ils discutent de choses et d'autres tout en consommant (*tempo lent, temps étiré, ambiance terne*).

Sur la table, une bouteille vide et une autre entamée.

Tous les trois fatigués et un peu alcoolisés.

Momo – Bon ! (*Il regarde sa montre, fini son verre*) ... il faut que j'y aille.

Babette – Où ?

Momo – Chez moi.

Babette – Ah oui ! je suis conne.

Momo – Non, Babette, pas du tout !

Babette – Merci, Momo, c'est gentil.

Momo – De rien.

Momo se lève et met sa veste.

Dédé – Vous vous aimez tous les deux ?

Momo – Ça se voit tant que ça ?

Dédé – Ce n'est pas que ça se voit ; ça s'entend.

Momo – Je n'ai jamais dit à Babette que je l'aimais.

Dédé – Tu aurais dû ! c'est dommage.

Babette – Pour qui ?

Dédé – Pour toi !

Un temps.

Momo – On pourrait se marier et faire des enfants ?

Babette – Pour faire des enfants il faut bien se connaître et surtout bien s'entendre.

Momo – En général, dans ce moment-là on s'entend bien.

Un temps.

Babette – Toi ! Dédé, tu en es où avec les femmes ?

Dédé – Oh moi, tu sais, les femmes...

Babette – Tu n'as jamais osé en aborder une ?

Dédé – Si, justement, je n'ai osé en aborder qu'une : la mienne.

Babette – Et les enfants, tu as essayé ?

Dédé – Je ne fais que ça !

Regardant Momo.

Babette – Et voilà le résultat : quand l'homme n'a pas d'enfant à la maison, où va-t-il ?

Momo – Traîner dans les bistrotts !

Dédé – Quand je dis : « *Je ne fais que ça !* », c'est que j'en ai déjà fait dix, des enfants, et qu'ils sont tous à la maison...

Regardant Babette.

Dédé – Et quand l'homme à dix enfants à la maison, où va-t-il ?

Babette – Traîner dans les bistrotts !

Un temps.

Momo regarde sa montre, remet sa veste sur le dossier, s'assied.

Dédé remplit les verres.

Momo – Tu vois, moi, je n'ai pas pu avoir de gosses.

Babette – C'est normal Momo, tu es célibataire, tandis que Dédé lui, il est marié.

Momo – Babette ! tu ne voudrais pas devenir ma femme ?

Babette – Tu sais faire les gosses ?

Momo – Tout seul, oui !

Babette – Ça ne t'avance pas à grand-chose.

Momo – Je veux bien essayer avec toi si tu es d'accord ?

Babette – Pourquoi pas ! mais je te préviens, je ne prends pas la pilule.

Momo – Pour faire des gosses, c'est mieux !

Ils boivent.

Un temps.

Babette – J'ai un collègue au boulot, il est albinos.

Attendant une suite, Momo regarde Dédé, interrogatif, puis revient sur Babette.

Momo – C'est tout ?

Babette – Quoi ! c'est tout ?

Momo – Tu as un collègue au boulot qui est albinos et c'est tout ce que tu nous en dis ?

Babette – J'en ai un autre qui lui est asiatique.

Momo – Ça, c'est courant, on connaît, mais un albinos, c'est rare !

Babette – En plus, il est marié avec une superbe femme noire et elle est enceinte.

Momo – À merde ! pourvu que le gamin prenne du côté de la mère.

Un temps.

Dédé – Je ne suis pas raciste, mais dès fois j'ai l'impression qu'on devient minoritaires.

Momo – Tu veux dire que la race blanche serait en voie de disparition ?

Babette – Moi ! je trouve au contraire que ça nous fait du bien tous ces mélanges de races, que ça nous réchauffe.

Momo – Que ça nous réchauffe ?

Babette – Oui ! tous ces étrangers, ils nous ont amené le soleil toute l'année. Avant, il n'y avait que l'été que tu voyais les blancs comme nous avec le visage bronzé, maintenant, toute l'année on a l'impression de revenir de vacances.

Un temps.

Il jette un œil sur sa montre puis, montrant un journal posé sur la table

Dédé – Tiens ! ça c'est pareil : les titres dans les journaux, ils sont racoleurs pour que tu achètes absolument le journal.

Momo – Oui ! j'ai remarqué.

Il prend le journal et regarde la première page.

Momo – Je suis sûr que ce titre-là, c'est le cas... Je lis : « *Une grande banque attaquée à la voiture bélier. Son forfait accompli, le conducteur prend la fuite. La police recherche activement le dangereux malfaiteur... Lire page 3.* »

Babette – Donne, Momo, je vais lire l'article...

Elle prend le journal et lit.

Babette – « *Ce matin, une puissante voiture utilisée en voiture bélier est venue défoncer la vitrine de la banque située en bas de la rue du Paradis, déclenchant les alarmes de sécurité. Les employés ont immédiatement prévenu la police. Le dangereux malfaiteur, visiblement abasourdi par le choc et le vacarme déclenché par son véhicule, a pris la fuite à toutes jambes. La police, arrivant sur les lieux, s'est immédiatement lancée à la poursuite du fuyard... en vain. C'est seulement en rentrant au commissariat qu'ils ont appris que l'homme était venu de lui-même expliquer que les freins de sa grosse voiture avaient lâché dans la descente de la rue du Paradis,*

alors qu'il se rendait à son travail, et qu'il avait malencontreusement défoncé la vitrine de la banque dont il était le directeur. »

Dédé – Tu vois ce que je te disais !

Momo – Là encore, les journalistes, ils nous ont pris pour des imbéciles !

Dédé – Et là encore, en achetant le journal, on leur a prouvé qu'on en était.

Ils poussent tous les trois un grand soupir.

Un temps. Momo regarde sa montre.

Finissant son verre.

Momo – Bon ! cette fois-ci, j'y vais (*il se lève*) ... demain, je commence de bonne heure.

Finissant son verre.

Dédé – Moi aussi ! j'y vais (*il se lève et met sa chaise sous la table*) ... ma femme est mariée.

Babette – Vous me laissez seule ?

Dédé – Tu n'es pas chargée de famille, toi, Babette !

Babette – Tout à fait Dédé... Bonsoir à ta femme et fait de grosses bises à tes dix enfants de ma part.

Il s'immobilise, réfléchit, regarde sa montre.

Dédé – Tout compte fait, je reste encore un peu (*il reprend sa chaise et s'assied*) ... le petit dernier n'est pas encore couché.

Un temps. Momo reste debout.

Dédé prend la bouteille.

Dédé – À propos de petit dernier ?

Il remplit les verres. Ils boivent.

Momo s'assied.

Momo – Est-ce que je vous ai dit que j'ai une sœur ?

Babette – Tu as une sœur ?

Momo – Oui !

Dédé – Tu ne nous en avais jamais parlé.

Momo – J'ai un frère aussi.

Babette – Tes parents, ils se connaissent depuis longtemps ?

Momo – Oui ! depuis trente ans.

Babette – Et ils s'entendent toujours bien ?

Momo – Quand ils se parlent au téléphone, oui !

Babette – Ils ne sont plus ensemble ?

Momo – Oui ! depuis trente ans.

Dédé – Ils vous ont fait comment, à distance ?

Momo – Ils se sont vus trois fois en trente ans, ça a suffi !

Un temps.

Babette – L'autre jour, je me suis fait un poulet à l'orange.

Momo – Ah bon ! je croyais que c'était du canard à l'orange.

Babette – Pas du tout ! c'était un poulet.

Momo – Tu l'as cuisiné comment ?

Babette – Je ne pouvais pas le cuisiner.

Momo – Tu aurais pu prendre la même recette que celle du canard à l'orange pour cuisiner ton poulet ?

Dédé – Babette ? Je veux bien que tu me donnes la recette, ma femme est une excellente cuisinière.

Babette – Pour te faire un poulet à l'orange, tu prends ta voiture et tu circules en ville. Le plus difficile, c'est de trouver un poulet qui traverse quand le feu est à l'orange.

Un temps.

Éclatant de rire.

Dédé – Tu imagines le titre dans les journaux si les journalistes avaient appris ça ?

Babette – Non ! pas vraiment.

Dédé – « *Au volant de sa voiture, une femme passe au feu orange et écrase un brave poulet qui traversait dans les passages cloutés.* » Là encore, ils auraient joué sur le fait que tout le monde aurait cru que le poulet était à poil et non à plumes.

Babette – Un poulet à poil ? Ce n'est pas possible !

Momo – Si ! dans un camp de naturistes.

Un temps.

Dédé – Cette histoire de poulet me rappelle une histoire de pompiers.

Babette – De gendarmes, tu veux dire ?

Dédé – Non ! de pompiers.

Babette – Raconte ?

Dédé – Une nuit, en revenant d'une invitation chez des amis, j'ai raté un virage avec ma voiture, enfin non ! c'est plutôt la ligne droite après le virage que je n'ai pas réussi à reprendre. Toujours est-il que nous nous sommes retrouvés dans le fossé, inclinés à quarante-cinq degrés, ma femme m'écrasant contre la portière.

Babette – Elle aura pu te tuer ?

Dédé – Heureusement, derrière nous arrivais une voiture de pompiers, enfin, une voiture avec des pompiers dedans.

Momo – Ah ! le bol !

Dédé – Ma femme pèse cent dix kilos et ils l'ont sorti par la porte, malgré l'inclinaison.

Babette – Ouf ! tu devais pouvoir mieux respirer après.

Dédé – Ils ont eu du mérite, parce qu'en plus ils étaient sévèrement brûlés.

Momo – Ils arrivaient d'éteindre un incendie ?

Dédé – Non ! ils revenaient du bal des pompiers.

Un temps.

Momo – Dans la police, c'est pareil !

Babette – Comment ça, c'est pareil ?

Momo – Quand ils vont au bal de la police.

Elle réfléchit.

Babette – Tu veux dire qu'eux, c'est avant d'arriver à la soirée qu'ils boivent ?

Momo – Avant d'arriver ? Ça je ne sais pas, mais pendant, c'est sûr !

Dédé – Tout compte fait, dans la police, c'est des gens comme nous !

Il ressert un verre à tout le monde.

Ils trinquent.

Dédé – Santé !

Babette – À la tienne Dédé ! À la tienne Momo !

Momo – À la nôtre !

Ils boivent.

Un temps.

Dédé – Une fois, on m'a demandé d'être capitaine de soirée.

Momo – Bin dit donc, tu as du mérite d'avoir accepté !

Dédé – Moi, je croyais que le grade était une nomination qui permettait de boire comme on voulait.

Momo – Alors qu'au contraire, c'est celui qui ne doit pas boire du tout !

Dédé – Ce soir-là, j'ai compris ma douleur, ça m'a servi de leçon. Maintenant, même au boulot je refuse les promotions... je ne veux pas me faire avoir deux fois.

Un temps.

Pensif.

Momo – Des fois, je me dis : « À quoi ça tient. »

Dédé – À quoi ça tient, quoi ?

Babette – Oui, qu'est-ce que tu veux dire par là ?

Momo – Quand j'étais petit, ma sœur elle était toujours en train de me dire que j'étais bête. Elle me disait tout le temps que je n'avais pas inventé l'eau chaude.

Babette – Elle était dure avec toi.

Momo – Mine de rien, ses réflexions elles ont eu du bon ; j'ai voulu lui prouver le contraire !

Babette – Comment ?

Momo – Je suis devenu plombier-chauffagiste !

Dédé – Et tu travailles tout seul ?

Momo – Non ! avec ma sœur.

Un temps.

Babette – Et ton frère, il fait quoi ?

Momo – Il est dans la volaille.

Dédé – Gendarme ?

Momo – Non ! il fait de l'élevage de canards. Il me disait qu'il aimerait bien aussi se lancer dans la production d'oranges.

Moqueuse.

Babette – Il pourra faire des plats préparés : du canard à l'orange.

Un temps.

Prenant son verre.

Dédé – J'ai entendu dire que le canard, c'est avec le blanc qu'il passe le mieux.

Prenant son verre.

Momo – Mon frère, lui, il dit que c'est avec le rouge qu'il passe le mieux.

Prenant son verre.

Babette – Désolé, mais moi, mon poulet, c'est à l'orange qu'il est passé.

Ils trinquent et boivent.

Momo regarde sa montre.

Tous les trois de plus en plus fatigués.

Dédé – Jésus... c'était un type bien !

Babette – C'était ! il est mort ?

Dédé – Bin oui ! ça fait plus de deux mille ans.

Babette – On ne doit pas parler du même.

Dédé – Je parle de Jésus-Christ !

Babette – Ah ! d'accord ! moi, je pensais à un de mes collègues de travail qui s'appelle Cristiano Jesus.

Dédé – Tiens ! Cristiano ! comme le footballeur.

Momo – Cristiano Ronaldo : lui aussi c'est un Dieu !

Un temps.

Dédé – Ce Jésus-Christ, c'était quand même quelqu'un... Tu te rends compte, jamais personne dans le monde n'aura réussi à prendre une place de cette importance.

Momo – De quel point de vue ?

Dédé – De la référence !

Momo – De la référence ?

Dédé – De la référence dans le temps.

Momo – Explique-toi ?

Dédé – La référence année. On dit toujours : avant Jésus-Christ ou après Jésus-Christ... Vous vous rendez compte de ce que cela veut dire, de ce que cela représente comme pouvoir sur l'humanité... Il avait une sacrée influence sur les hommes ce type ; sans médias, sans journaux, sans télé : il est devenu la référence année ; faut quand même le faire !

Momo – Nous sommes aujourd'hui le (*) après Jésus-Christ ! (* Dire la date du jour.)

Dédé – Autrement, on aurait été obligé de dire : « On est aujourd'hui le je ne sais quoi après Cro-Magnon » ou, encore plus loin : « après les dinosaures. »

Momo – Et quand il aurait fallu écrire l'année ; tu imagines le nombre de chiffres ?

Dédé – J'aime mieux ne pas y penser...

Momo – Il a mis tout le monde d'accord !

Regardant en l'air en faisant un bref signe de croix avec son index.

Momo – Merci, Jésus !

Un temps.

Momo – Actuellement, il n’y a pas un homme politique qui lui arrive à la cheville.

Dédé – Il n’y en a jamais eu et il n’y en aura jamais.

Momo – Des gars comme Mitterrand ou Sarkozy, ça leur aurait plu !

Dédé – Même Hollande, ça lui aurait plu !

Momo – Il ne faut pas qu’ils se plaignent ; ils auront un nom de rue, de place ou de monument avec leur année de naissance et celle de leur mort, c’est déjà pas mal !

Un temps.

Dédé – Mitterrand et Hollande... ça ne marcherait pas !

Momo – Qu’est-ce qui ne marcherait pas pour eux ?

Dédé – La rime ! on s’est habitué ; dans après Jésus-Christ, on entend : « *i* ».

Momo – Dans Sarkozy aussi, on entend : « *i* ».

Dédé – Effectivement ! de ce point de vue-là, lui, il pourrait le remplacer.

Pas convaincu.

Momo – Il est petit, râblé, les oreilles décollées... non ! torse nu sur la croix, à la place de Jésus, il n’aurait pas vraiment d’allure.

Un temps.

Babette – J’ai entendu dire qu’en Espagne ils avaient un nouveau Messie.

Dédé – Lionel Messi ! un footballeur.

Babette – Encore un footballeur ?

Momo – Il a été plusieurs fois numéro un mondial.

Il réfléchit.

Dédé – Je me demande si Jésus et ses deux acolytes sur leur croix, ce n’était pas le podium sportif de l’époque : le premier, le deuxième et le troisième...

Un temps.

Momo – Ça serait maintenant, tu mettrais qui sur le podium ?

Il réfléchit.

Dédé – En un, je mettrais... Cristiano Ronaldo ! Il a un corps superbe et bien coiffé sous la couronne d’épines, il aurait belle allure en Christ.

Momo – En deux ?

Dédé – À sa droite, je mettrais... Lionel Messi ! Il est un peu moins sexy pour les artistes qui voudront peindre le tableau, mais ça passera bien quand même.

Momo – Et en trois ?

Dédé – En trois, je mettrais, je mettrais... Nicolas Sarkozy.

Momo – Ce n’est pas un grand sportif ! De toute façon ça ne va pas lui plaire... lui ! il voudra être en un : à la place de Jésus !

Dédé – Oui ! c’est vrai ! tu as raison... il est toujours persuadé d’apporter la bonne parole au peuple.

Momo – Non ! pas un homme politique.

Dédé – Qui alors ?

Momo – Je ne sais pas ! pour rester entre footballeurs avec de beaux corps, pourquoi pas... pourquoi pas Franck Ribéry ?

Dédé – Je veux bien, il le mérite ! en plus, avec sa couronne d'épines et ses cicatrices sur le visage, ce sera le plus crédible des trois.

Momo – Allez ! à la tienne Dédé ! aux grands sportifs !

Dédé – À nous, Momo !

Montrant le niveau dans son verre.

Dédé – Nous aussi on est des sportifs de haut niveau !

Ils boivent.

Un temps.

Babette – Jésus : ce n'est pas un nom facile à porter de nos jours.

Momo – Avec tous les problèmes qu'il a créé à l'époque, et qui ne sont pas encore réglés de nos jours, tu penses bien que les parents hésitent à appeler leur enfant comme ça !

Dédé – Moi, j'ai eu un copain qui s'appelait Soubirous et je t'assure que pour lui aussi ce n'était pas un nom facile à porter.

Momo – Pourquoi, Soubirous, c'est un nom comme un autre ?

Dédé – À cause de Bernadette !

Momo – Sa femme ?

Dédé – Non ! Bernadette Soubirous : la fille qui a vu une apparition de la vierge à Lourdes.

Momo – Dernièrement ?

Dédé – Non ! en mille-huit-cents quelque chose, je ne me souviens plus très bien... Toujours est-il qu'à cause de cette fille, qui portait le même nom que lui, il croyait aux miracles ; il était sûr que l'eau de Lourdes le guérirait de sa cirrhose et, vous n'allez pas me croire, elle l'a guéri !

Momo – En buvant l'eau de Lourdes de Bernadette Soubirous ça l'a guéri ?

Dédé – Il s'était installé dans le camping le plus près de la grotte de Lourdes pour pouvoir aller faire sa cure tous les jours. Un jour, en revenant, il a dit à sa femme...

Momo – Bernadette !

Dédé – Non ! je sais plus comment elle s'appelait... toujours est-il qu'il lui a dit qu'il se sentait guéri, qu'il avait entendu une voix dans la grotte qui lui disait : « *Soubirous, bois encore quelques gorgées d'eau et tu seras guéri.* »

Momo – Un vrai miracle !

Dédé – L'après-midi, il est allé se baigner dans le Gave de Pau et, manque de pot, c'est le cas de le dire, il s'est noyé.

Momo – Merde !

Dédé – Maintenant, c'est sa femme qui croit aux miracles : elle dit partout que grâce à l'eau de Lourdes son mari a été guéri de sa cirrhose, puisqu'il n'est pas mort de ça !

Momo – Un miracle, c'est une bonne pub pour l'endroit ; si ça se sait, ça peut leur ramener du monde.

Ils boivent.

Un temps

Rêveuse.

Babette – Et Coluche dans tout ça !

Surpris.

Dédé – Babette ! je croyais que tu dormais.

Babette – Non ! je fermais les yeux en vous écoutant ; je pensais à la rime entre Jésus-Christ et Coluche ; la terminaison en « i » : Michel Colucci.

Momo – Bien, Babette ! Ah oui ! ça, j'aurais aimé ! attends... Il est né en 1944, donc on serait en (*comptant sur ses doigts*) ... 54, 64, 74, 84, 94, 2004, 2014 (*) : on serait en l'an 70 (*) après Michel Colucci... ça sonnerait bien ! (* *Actualiser l'année.*)

Babette – Et il avait un autre point commun avec Jésus...

Momo – Un autre point commun... lequel ?

Babette – La générosité !

Momo – La générosité ?

Babette – Jésus, il était suivi par une foule grandissante de jour en jour, il fallait bien nourrir tout ce monde, alors il faisait des miracles : il changeait l'eau en vin, il multipliait les pains, il faisait des pêches miraculeuses : c'était les restos du Christ.

Momo – Tu as raison !

Babette – Coluche, lui, il voulait aider une foule de personnes nécessiteuses qui grandissait de jour en jour, qui ne pouvaient pas manger à sa faim, alors lui aussi il a fait un miracle : il a créé *Les Restos du cœur* ... et ce n'est pas près de s'arrêter !

Momo – Et oui ! c'est bien triste.

Prenant la bouteille.

Dédé – Nous, ce serait plutôt les bistrotts du foie qui nous intéressent.

Il ressert les verres en finissant la bouteille.

Un temps.

Dédé – À quoi tu penses, Momo ?

Momo – Aux hommes politiques qui se succèdent à la tête de la France...

Dédé – Je vois ! tu imagines un gars comme Coluche qui serait devenu Président...

Momo – Ouais ! là ! on se sentirait vraiment fiers d'être français.

Dédé – Putain de camion !

Tous les trois pensifs.

Babette lève son verre en regardant le plafond.

Babette – Allez ! mon vieux Coluche, à ta santé !

Momo lève son verre, même jeu.

Momo – À ta santé, Michel !

Dédé lève son verre, même jeu.

Dédé – À la tienne, Jésus !

Ils trinquent et boivent.

Babette – Bon ! sur ces bonnes paroles, j’y vais...

Babette se lève. Il prend son manteau et le met.

Dédé – Moi aussi, j’y vais...

Il se lève. Même jeu.

Babette – Bonsoir à tous les deux ; je vais rentrer dormir ; je vais aller retrouver Elton et David.

Momo – Elton et David ! qui c’est ?

Babette – Mon chien et mon chat.

Momo – Quels drôles de noms tu leur as donné !

Babette – J’adore le chanteur Elton John et comme son copain s’appelle David.

Momo – Ils ne dorment pas avec toi, j’espère ?

Babette – Non ! ils couchent ensemble.

Momo se lève à son tour. Même jeu.

Momo – Si tu veux, Babette, je peux aller dormir avec toi ?

Babette – Pas ce soir, Momo ; j’ai mal à la tête.

Momo – Ah ! ça, j’aime ! tu es une vraie femme, Babette !

Momo – Dédé... bonsoir et bonne nuit.

Dédé – Bonne nuit à toi aussi Momo, à un de ces quat’... Babette ! on se fait la bise ?

Babette – Tu n’es pas obligé, Dédé, avec toutes celles que tu vas devoir faire à tes gosses en rentrant.

Il regarde sa montre.

Dédé – À l’heure qu’il est, Dieu merci, tout le monde dort.

Babette – Ta femme aussi ?

Dédé – Ma femme aussi.

Momo – Dis-moi, Dédé : ce soir, tu ne lui en fais pas un onzième ?

Dédé – Elle doit l’accoucher dans huit jours...

Il se frappe le front.

Dédé – Ah bon sang ! avec tout ça, j’ai complètement oublié de vous demander si vous vouliez être le parrain et la marraine de notre petit dernier ?

Momo – Ça ! c’est vraiment gentil de penser à nous, Dédé ; personnellement, ça me fait très plaisir ; j’accepte ! mais à une condition...

Babette – Moi aussi, Dédé, j’accepte ! ça me fait très plaisir, mais moi aussi, à une condition...

Dédé – Quelle condition ?

Momo – Que la prochaine fois que l’on se voit, tu nous expliques quelque chose...

Dédé – Quoi ?

Babette – Tes gosses... comment tu les fais ?

Dédé, au milieu, les prenant par les épaules ; ils sortent tous les trois...

Cocktail

Robert **BOURON**

(Durée en lecture : environ 20 mn)

Avertissement !

Cette pièce, est exactement la même textuellement que la précédente (*seul le mot : « cocktail » remplace le mot : « bistrot »*).

La différence est faite par la mise en scène, les prénoms, les personnalités, les caractères, les vêtements et le ton des personnages (*ambiance colorée, joyeuse, gaie*).

Personnages...

- **Suzanne-Béatrice**
- **Cédric-Pierre**
- **François-Charles**

De chaque côté de la scène, une table haute avec des verres pleins de cocktails colorés.

Les personnages sont debout et se déplacent dans l'espace.

(*Au cas où se sont les mêmes acteurs/actrice qui jouent, voir la note ⁽¹⁾ sur l'inter-scène à la fin de cette pièce*).

Cédric-Pierre – Bon ! (*Il regarde sa montre*) ... il faut que j'y aille.

Suzanne-Béatrice – Où ?

Cédric-Pierre – Chez moi.

Suzanne-Béatrice – Ah oui ! je suis conne.

Cédric-Pierre – Non, Suzanne-Béatrice, pas du tout !

Suzanne-Béatrice – Merci, Cédric-Pierre, c'est gentil.

Cédric-Pierre – De rien.

Les regardant.

François-Charles – Vous vous aimez tous les deux ?

Cédric-Pierre – Ça se voit tant que ça ?

François-Charles – Ce n'est pas que ça se voit ; ça s'entend.

Cédric-Pierre – Je n'ai jamais dit à Suzanne-Béatrice que je l'aimais !

François-Charles – Tu aurais dû ! c'est dommage.

Suzanne-Béatrice – Pour qui ?

François-Charles – Pour toi !

Un temps.

Cédric-Pierre – On pourrait se marier et faire des enfants ?

Suzanne-Béatrice – Pour faire des enfants, il faut bien se connaître et surtout bien s'entendre.

Cédric-Pierre – En général, dans ce moment-là on s'entend bien.

Rires.

Suzanne-Béatrice – Toi ! François-Charles, tu en es où avec les femmes ?

François-Charles – Oh moi, tu sais, les femmes...

Suzanne-Béatrice – Tu n'as jamais osé en aborder une ?

François-Charles – Si, justement, je n'ai osé en aborder qu'une : la mienne.

Suzanne-Béatrice – Et les enfants, tu as essayé ?

François-Charles – Je ne fais que ça !

Regardant Cédric-Pierre.

Suzanne-Béatrice – Et voilà le résultat : quand l'homme n'a pas d'enfant à la maison, où va-t-il ?

Cédric-Pierre – Trainer dans les cocktails !

François-Charles – Quand je dis : « *Je ne fais que ça !* », c'est que j'en ai déjà fait dix, des enfants, et qu'ils sont tous à la maison...

Regardant Suzanne-Béatrice.

François-Charles – Et quand l'homme à dix enfants à la maison, où va-t-il ?

Suzanne-Béatrice – Trainer dans les cocktails !

Rires.

Cédric-Pierre regarde sa montre, pose son verre et en prend un autre.

François-Charles fait la même chose.

Cédric-Pierre – Tu vois, moi, je n'ai pas pu avoir de gosses.

Suzanne-Béatrice – C'est normal, Cédric-Pierre, tu es célibataire, tandis que François-Charles lui, il est marié.

Cédric-Pierre – Suzanne-Béatrice, tu ne voudrais pas devenir ma femme ?

Suzanne-Béatrice – Tu sais faire les gosses ?

Cédric-Pierre – Tout seul, oui !

Suzanne-Béatrice – Ça ne t'avance pas à grand-chose.

Cédric-Pierre – Je veux bien essayer avec toi si tu es d'accord ?

Suzanne-Béatrice – Pourquoi pas ! mais je te préviens, je ne prends pas la pilule.

Cédric-Pierre – Pour faire des gosses, c'est mieux !

Rires. Ils boivent.

Un temps.

Suzanne-Béatrice – J'ai un collègue au boulot, il est albinos.

Attendant une suite, Cédric-Pierre regarde François-Charles, interrogatif, puis revient sur Suzanne-Béatrice.

Cédric-Pierre – C'est tout ?

Suzanne-Béatrice – Quoi ! c'est tout !

Cédric-Pierre – Tu as un collègue au boulot qui est albinos et c'est tout ce que tu nous en dis ?

Suzanne-Béatrice – J'en ai un autre qui lui est asiatique.

Cédric-Pierre – Ça, c'est courant, on connaît, mais un albinos, c'est rare !

Suzanne-Béatrice – En plus, il est marié avec une superbe femme noire et elle est enceinte.

Cédric-Pierre – À merde ! pourvu que le gamin prenne du côté de la mère.

Un temps.

François-Charles – Je ne suis pas raciste, mais dès fois j'ai l'impression qu'on devient minoritaires.

Cédric-Pierre – Tu veux dire que la race blanche serait en voie de disparition ?

Suzanne-Béatrice – Moi ! je trouve au contraire que ça nous fait du bien tous ces mélanges de races, que ça nous réchauffe.

Cédric-Pierre – Que ça nous réchauffe ?

Suzanne-Béatrice – Oui ! tous ces étrangers, ils nous ont amené le soleil toute l'année. Avant, il n'y avait que l'été que tu voyais les blancs comme nous avec le visage bronzé, maintenant, toute l'année on a l'impression de revenir de vacances.

Il jette un œil sur sa montre, voit un journal dans la poche de Cédric-Pierre.

François-Charles – Tiens ! ça c'est pareil : les titres dans les journaux, ils sont racoleurs pour que tu achètes absolument le journal.

Montrant sa poche du doigt.

Cédric-Pierre – Oui ! j'ai remarqué.

Cédric-Pierre sort le journal de sa poche et regarde la page de couverture.

Cédric-Pierre – Je suis sûr que ce titre-là, c'est le cas... Je lis : « *Une grande banque attaquée à la voiture bélier. Son forfait accompli, le conducteur prend la fuite. La police recherche activement le dangereux malfaiteur... Lire page 3.* »

Suzanne-Béatrice – Donne, Cédric-Pierre, je vais lire l'article...

Elle prend le journal et lit.

Suzanne-Béatrice – « *Ce matin, une puissante voiture utilisée en voiture bélier est venue défoncer la vitrine de la banque située en bas de la rue du Paradis, déclenchant les alarmes de sécurité. Les employés ont immédiatement prévenu la police. Le dangereux malfaiteur, visiblement abasourdi par le choc et le vacarme déclenché par son véhicule, a pris la fuite à toutes jambes. La police, arrivant sur les lieux, s'est immédiatement lancée à la poursuite du fuyard... en vain ! C'est seulement en rentrant au commissariat qu'ils ont appris que l'homme était venu de lui-même expliquer que les freins de sa grosse voiture avaient lâché dans la descente de la rue du Paradis, alors qu'il se rendait à son travail, et qu'il avait malencontreusement défoncé la vitrine de la banque dont il était le directeur.* »

François-Charles – Tu vois ce que je te disais !

Cédric-Pierre – Là encore, les journalistes, ils nous ont pris pour des imbéciles !

François-Charles – Et là encore, en achetant le journal, on leur a prouvé qu'on en était.

Cédric-Pierre regarde sa montre.

Finissant son verre.

Cédric-Pierre – Bon ! cette fois-ci, j’y vais ! demain, je commence de bonne heure.

Finissant son verre.

François-Charles – Moi aussi, j’y vais ! ma femme est mariée.

Suzanne-Béatrice – Vous me laissez seule ?

François-Charles – Tu n’es pas chargée de famille, toi, Suzanne-Béatrice !

Suzanne-Béatrice – Tout à fait, François-Charles... Bonsoir à ta femme et fait de grosses bises à tes dix enfants de ma part.

Il s’immobilise, regarde sa montre, réfléchit.

François-Charles – Tout compte fait... je reste encore un peu, le petit dernier n’est pas encore couché.

François-Charles s’approche des verres.

François-Charles – À propos de petit dernier ?

Ils reprennent un cocktail et boivent.

Cédric-Pierre – Est-ce que je vous ai dit que j’ai une sœur ?

Suzanne-Béatrice – Tu as une sœur ?

Cédric-Pierre – Oui !

François-Charles – Tu ne nous en avais jamais parlé.

Cédric-Pierre – J’ai un frère aussi.

Suzanne-Béatrice – Tes parents, ils se connaissent depuis longtemps ?

Cédric-Pierre – Oui ! depuis trente ans.

Suzanne-Béatrice – Et ils s’entendent toujours bien ?

Cédric-Pierre – Quand ils se parlent au téléphone, oui !

Suzanne-Béatrice – Ils ne sont plus ensemble ?

Cédric-Pierre – Oui ! depuis trente ans.

François-Charles – Ils vous ont fait comment, à distance ?

Cédric-Pierre – Ils se sont vus trois fois en trente ans, ça a suffi !

Un temps.

Suzanne-Béatrice – L’autre jour, je me suis fait un poulet à l’orange.

Cédric-Pierre – Ah bon ! je croyais que c’était du canard à l’orange.

Suzanne-Béatrice – Pas du tout ! c’était un poulet.

Cédric-Pierre – Tu l’as cuisiné comment ?

Suzanne-Béatrice – Je ne pouvais pas le cuisiner.

Cédric-Pierre – Tu aurais pu prendre la même recette que celle du canard à l’orange pour cuisiner ton poulet ?

François-Charles – Suzanne-Béatrice ? Je veux bien que tu me donnes la recette, ma femme est une excellente cuisinière.

Suzanne-Béatrice – Pour te faire un poulet à l’orange, tu prends ta voiture et tu circules en ville. Le plus difficile, c’est de trouver un poulet qui traverse quand le feu est à l’orange.

Un temps.

Éclatant de rire.

François-Charles – Tu imagines le titre dans les journaux si les journalistes avaient appris ça ?

Suzanne-Béatrice – Non ! pas vraiment.

François-Charles – « *Au volant de sa voiture, une femme passe au feu orange et écrase un brave poulet qui traversait dans les passages cloutés.* » Là encore, ils auraient joué sur le fait que tout le monde aurait cru que le poulet était à poil et non à plumes.

Suzanne-Béatrice – Un poulet à poil ? Ce n'est pas possible !

Cédric-Pierre – Si ! dans un camp de naturistes.

Rires.

Un temps.

François-Charles – Cette histoire de poulet me rappelle une histoire de pompiers.

Suzanne-Béatrice – De gendarmes, tu veux dire ?

François-Charles – Non ! de pompiers.

Suzanne-Béatrice – Raconte ?

François-Charles – Une nuit, en revenant d'une invitation chez des amis, j'ai raté un virage avec ma voiture... enfin non ! c'est plutôt la ligne droite après le virage que je n'ai pas réussi à reprendre. Toujours est-il que nous nous sommes retrouvés dans le fossé, inclinés à quarante-cinq degrés, ma femme m'écrasant contre la portière.

Suzanne-Béatrice – Elle aura pu te tuer ?

François-Charles – Heureusement, derrière nous arrivais une voiture de pompiers, enfin, une voiture avec des pompiers dedans.

Cédric-Pierre – Le bol !

François-Charles – Ma femme pèse cent dix kilos et ils l'ont sorti par la porte, malgré l'inclinaison.

Suzanne-Béatrice – Ouf ! tu devais pouvoir mieux respirer après.

François-Charles – Ils ont eu du mérite, parce qu'en plus ils étaient sévèrement brûlés.

Cédric-Pierre – Ils arrivaient d'éteindre un incendie ?

François-Charles – Non ! ils revenaient du bal des pompiers.

Rires.

Cédric-Pierre – Dans la police, c'est pareil !

Suzanne-Béatrice – Comment ça, c'est pareil ?

Cédric-Pierre – Quand ils vont au bal de la police.

Elle réfléchit.

Suzanne-Béatrice – Tu veux dire qu'eux, c'est avant d'arriver à la soirée qu'ils boivent ?

Cédric-Pierre – Avant d'arriver ? Ça je ne sais pas, mais pendant, c'est sûr !

François-Charles – Tout compte fait, dans la police, c'est des gens comme nous !

Ils finissent leurs verres et en prennent un autre.

Ils trinquent.

François-Charles – Santé !

Suzanne-Béatrice – À la tienne François-Charles ! À la tienne Cédric-Pierre !

Cédric-Pierre – À la nôtre !

Ils boivent.

François-Charles – Une fois, on m’a demandé d’être capitaine de soirée.

Cédric-Pierre – Bin dit donc, tu as du mérite d’avoir accepté !

François-Charles – Moi, je croyais que le grade était une nomination qui permettait de boire comme on voulait.

Cédric-Pierre – Alors qu’au contraire, c’est celui qui ne doit pas boire du tout !

François-Charles – Ce soir-là, j’ai compris ma douleur, ça m’a servi de leçon. Maintenant, même au boulot je refuse les promotions... je ne veux pas me faire avoir deux fois.

Un temps.

Pensif.

Cédric-Pierre – Des fois, je me dis : « À quoi ça tient. »

François-Charles – À quoi ça tient, quoi ?

Suzanne-Béatrice – Oui, qu’est-ce que tu veux dire par là ?

Cédric-Pierre – Quand j’étais petit, ma sœur elle était toujours en train de me dire que j’étais bête. Elle me disait tout le temps que je n’avais pas inventé l’eau chaude.

Suzanne-Béatrice – Elle était dure avec toi.

Cédric-Pierre – Mine de rien, ses réflexions elles ont eu du bon ; j’ai voulu lui prouver le contraire !

Suzanne-Béatrice – Comment ?

Cédric-Pierre – Je suis devenu plombier-chauffagiste !

François-Charles – Et tu travailles tout seul ?

Cédric-Pierre – Non ! avec ma sœur.

Un temps.

Suzanne-Béatrice – Et ton frère, il fait quoi ?

Cédric-Pierre – Il est dans la volaille.

François-Charles – Gendarme ?

Cédric-Pierre – Non ! il fait de l’élevage de canards. Il me disait qu’il aimerait bien aussi se lancer dans la production d’oranges.

Suzanne-Béatrice – Il pourra faire des plats préparés : du canard à l’orange.

Levant son verre.

François-Charles – J’ai entendu dire que le canard, c’est avec le blanc qu’il passe le mieux.

Levant son verre.

Cédric-Pierre – Mon frère, lui, il dit que c’est avec le rouge qu’il passe le mieux.

Levant son verre.

Suzanne-Béatrice – Désolé, mais moi, mon poulet, c’est à l’orange qu’il est passé.

Rires.

Ils trinquent et boivent.

Cédric-Pierre, tout en regardant sa montre.

François-Charles – Jésus... c'était un type bien !

Suzanne-Béatrice – C'était ! il est mort ?

François-Charles – Bin oui ! ça fait plus de deux mille ans.

Suzanne-Béatrice – On ne doit pas parler du même.

François-Charles – Je parle de Jésus-Christ !

Suzanne-Béatrice – Ah ! d'accord ! moi, je pensais à un de mes collègues de travail qui s'appelle Cristiano Jesus.

François-Charles – Tiens ! Cristiano, comme le footballeur.

Cédric-Pierre – Cristiano Ronaldo : lui aussi c'est un Dieu !

Un temps.

François-Charles – Ce Jésus-Christ, c'était quand même quelqu'un... Tu te rends compte, jamais personne dans le monde n'aura réussi à prendre une place de cette importance.

Cédric-Pierre – De quel point de vue ?

François-Charles – De la référence !

Cédric-Pierre – De la référence ?

François-Charles – De la référence dans le temps.

Cédric-Pierre – Explique-toi ?

François-Charles – La référence, année. On dit toujours : avant Jésus-Christ ou après Jésus-Christ... Vous vous rendez compte de ce que cela veut dire, de ce que cela représente comme pouvoir sur l'humanité... Il avait une sacrée influence sur les hommes ce type ; sans médias, sans journaux, sans télé ; il est devenu la référence année... faut quand même le faire !

Cédric-Pierre – Nous sommes aujourd'hui le (*) après Jésus-Christ ! (* Dire la date du jour.)

François-Charles – Autrement, on aurait été obligé de dire : « *On est aujourd'hui le je ne sais quoi après Cro-Magnon* » ou, encore plus loin : « *après les dinosaures.* »

Cédric-Pierre – Et quand il aurait fallu écrire l'année ; tu imagines le nombre de chiffres ?

François-Charles – J'aime mieux ne pas y penser...

Cédric-Pierre – Il a mis tout le monde d'accord !

Regardant en l'air en faisant un bref signe de croix avec son index.

Cédric-Pierre – Merci, Jésus !

Un temps.

Cédric-Pierre – Actuellement, il n'y a pas un homme politique qui lui arrive à la cheville.

François-Charles – Il n'y en a jamais eu et il n'y en aura jamais.

Cédric-Pierre – Des gars comme Mitterrand ou Sarkozy, ça leur aurait plu !

François-Charles – Même Hollande, ça lui aurait plu !

Cédric-Pierre – Il ne faut pas qu'ils se plaignent ; ils auront un nom de rue, de place ou de monument avec leur année de naissance et celle de leur mort... c'est déjà pas mal !

Un temps.

François-Charles – Mitterrand et Hollande... ça ne marcherait pas !

Cédric-Pierre – Qu'est-ce qui ne marcherait pas pour eux ?

François-Charles – La rime ! on s'est habitué ; dans après Jésus-Christ, on entend : « i ».

Cédric-Pierre – Dans Sarkozy aussi, on entend : « i ».

François-Charles – Effectivement ! de ce point de vue-là, lui, il pourrait le remplacer.

Pas convaincu.

Cédric-Pierre – Il est petit, râblé, les oreilles décollées... non ! torse nu sur la croix, à la place de Jésus, il n'aurait pas vraiment d'allure.

Rires.

Un temps.

Suzanne-Béatrice – J'ai entendu dire qu'en Espagne ils avaient un nouveau Messie.

François-Charles – Lionel Messi ! un footballeur.

Suzanne-Béatrice – Encore un footballeur ?

Cédric-Pierre – Il a été plusieurs fois numéro un mondial.

Il réfléchit.

François-Charles – Je me demande si Jésus et ses deux acolytes sur leur croix, ce n'était pas le podium sportif de l'époque : le premier, le deuxième et le troisième...

Un temps.

Cédric-Pierre – Ça serait maintenant, tu mettrais qui sur le podium ?

Il réfléchit.

François-Charles – En un, je mettrais... Cristiano Ronaldo ! Il a un corps superbe et, bien coiffé sous la couronne d'épines, il aurait belle allure en Christ.

Cédric-Pierre – En deux ?

François-Charles – À sa droite, je mettrais... Lionel Messi ! Il est un peu moins sexy pour les artistes qui voudront peindre le tableau, mais ça passera bien quand même.

Cédric-Pierre – Et en trois ?

François-Charles – En trois, je mettrais, je mettrais... Nicolas Sarkozy.

Cédric-Pierre – Ce n'est pas un grand sportif ! De toute façon ça ne va pas lui plaire... lui ! il voudra être en un : à la place de Jésus !

François-Charles – Oui, c'est vrai ! tu as raison... il est toujours persuadé d'apporter la bonne parole au peuple.

Cédric-Pierre – Non ! pas un homme politique !

François-Charles – Qui alors ?

Cédric-Pierre – Je ne sais pas ! pour rester entre footballeurs avec de beaux corps, pourquoi pas... pourquoi pas Franck Ribéry ?

François-Charles – Je veux bien, il le mérite ! en plus, avec sa couronne d'épines et ses cicatrices sur le visage, ce sera le plus crédible des trois.

Cédric-Pierre – Allez ! à la tienne François-Charles ! aux grands sportifs !

François-Charles – À nous, Cédric-Pierre !

Montrant le niveau dans son verre.

François-Charles – Nous aussi on est des sportifs de haut niveau !

Rires.

Ils boivent.

Suzanne-Béatrice – Jésus : ce n'est pas un nom facile à porter de nos jours.

Cédric-Pierre – Avec tous les problèmes qu'il a créé à l'époque, et qui ne sont pas encore réglés de nos jours, tu penses bien que les parents hésitent à appeler leur enfant comme ça !

François-Charles – Moi, j'ai eu un copain qui s'appelait Soubirous et je t'assure que pour lui aussi ce n'était pas un nom facile à porter.

Cédric-Pierre – Pourquoi ? Soubirous, c'est un nom comme un autre.

François-Charles – À cause de Bernadette !

Cédric-Pierre – Sa femme ?

François-Charles – Non ! Bernadette Soubirous : la fille qui a vu une apparition de la vierge à Lourdes.

Cédric-Pierre – Dernièrement ?

François-Charles – Non ! en mille huit cent quelque chose, je ne me souviens plus très bien... Toujours est-il qu'à cause de cette fille, qui portait le même nom que lui, il croyait aux miracles ; il était sûr que l'eau de Lourdes le guérirait de sa cirrhose et, vous n'allez pas me croire, elle l'a guéri !

Cédric-Pierre – En buvant l'eau de Lourdes de Bernadette Soubirous ça l'a guéri ?

François-Charles – Il s'était installé dans le camping le plus près de la grotte de Lourdes pour pouvoir aller faire sa cure tous les jours. Un jour, en revenant, il a dit à sa femme...

Cédric-Pierre – Bernadette !

François-Charles – Non ! je sais plus comment elle s'appelait... toujours est-il qu'il lui a dit qu'il se sentait guéri, qu'il avait entendu une voix dans la grotte qui lui disait : « *Soubirous, bois encore quelques gorgées d'eau et tu seras guéri.* »

Cédric-Pierre – Un vrai miracle !

François-Charles – L'après-midi, il est allé se baigner dans le Gave de Pau et, manque de pot, c'est le cas de le dire, il s'est noyé.

Cédric-Pierre – Merde !

François-Charles – Maintenant, c'est sa femme qui croit aux miracles : elle dit partout que grâce à l'eau de Lourdes son mari a été guéri de sa cirrhose, puisqu'il n'est pas mort de ça !

Cédric-Pierre – Un miracle, c'est une bonne pub pour l'endroit ; si ça se sait, ça peut leur ramener du monde.

Ils boivent.

Un temps.

Suzanne-Béatrice – Et Coluche dans tout ça !

Surpris.

François-Charles – Suzanne-Béatrice ! je croyais que tu dormais.

Suzanne-Béatrice – Non ! je fermes les yeux en vous écoutant ; je pensais à la rime entre Jésus-Christ et Coluche ; la terminaison en « i » : Michel Colucci.

Cédric-Pierre – Bien, Suzanne-Béatrice ! Ah oui ! ça, j'aurais aimé ! attends... Il est né en 1944, donc on serait en : (*comptant sur ses doigts*) 54, 64, 74, 84, 94, 2004, 2014 (*) : on serait en l'an 70 (*) après Michel Colucci... ça sonnerait bien ! (* *Actualiser l'année.*)

Suzanne-Béatrice – Et il avait un autre point commun avec Jésus...

Cédric-Pierre – Un autre point commun... lequel ?

Suzanne-Béatrice – La générosité !

Cédric-Pierre – La générosité ?

Suzanne-Béatrice – Jésus, il était suivi par une foule grandissante de jour en jour, il fallait bien nourrir tout ce monde, alors il faisait des miracles : il changeait l'eau en vin, il multipliait les pains, il faisait des pêches miraculeuses : c'était les restos du Christ.

Cédric-Pierre – Tu as raison.

Suzanne-Béatrice – Coluche, lui, il voulait aider une foule de personnes nécessiteuses qui grandissait de jour en jour, qui ne pouvaient pas manger à sa faim, alors lui aussi il a fait un miracle : il a créé *Les Restos du cœur* ... et ce n'est pas près de s'arrêter !

Cédric-Pierre – Et oui ! c'est bien triste.

Regardant son verre.

François-Charles – Nous, ce serait plutôt les cocktails du foie qui nous intéressent.

Rires. Il finit celui-ci.

Un temps.

François-Charles – À quoi tu penses, Cédric-Pierre ?

Cédric-Pierre – Aux hommes politiques qui se succèdent à la tête de la France...

François-Charles – Je vois ! tu imagines un gars comme Coluche qui serait devenu Président...

Cédric-Pierre – Ouais ! là ! on se sentirait vraiment fiers d'être français.

François-Charles – Putain de camion !

Tous les trois pensifs.

Suzanne-Béatrice, en regardant le plafond.

Suzanne-Béatrice – Allez ! mon vieux Coluche, à ta santé !

Cédric-Pierre lève son verre, même jeu.

Cédric-Pierre – À ta santé, Michel !

François-Charles lève son verre, même jeu.

François-Charles – À la tienne, Jésus !

Ils trinquent et boivent.

François-Charles – Bon ! sur ces bonnes paroles, j'y vais...

Il va poser son verre.

Suzanne-Béatrice – Moi aussi, j'y vais...

Elle va poser son verre.

Suzanne-Béatrice – Bonsoir à tous les deux ; je vais rentrer dormir ; je vais aller retrouver Elton et David.

Cédric-Pierre – Elton et David ! qui c'est ?

Suzanne-Béatrice – Mon chien et mon chat.

Cédric-Pierre – Quels drôles de noms tu leur as donné !

Suzanne-Béatrice – J'adore le chanteur Elton John et comme son copain s'appelle David.

Cédric-Pierre – Ils ne dorment pas avec toi, j'espère ?

Suzanne-Béatrice – Non, ils couchent ensemble.

Rires.

Il va poser son verre.

Cédric-Pierre – Si tu veux, Suzanne-Béatrice, je peux aller dormir avec toi ?

Suzanne-Béatrice – Pas ce soir, Cédric-Pierre, j'ai mal à la tête.

Cédric-Pierre – Ah ! ça, j'aime ! tu es une vraie femme, Suzanne-Béatrice !

En se faisant la bise.

Cédric-Pierre – François-Charles... bonsoir et bonne nuit.

François-Charles – Bonne nuit à toi aussi Cédric-Pierre, à un de ces quat'... Suzanne-Béatrice ! on se fait la bise ?

Suzanne-Béatrice – Tu n'es pas obligé, François-Charles, avec toutes celles que tu vas devoir faire à tes gosses en rentrant.

Il regarde sa montre.

François-Charles – À l'heure qu'il est, tout le monde dort.

Suzanne-Béatrice – Ta femme aussi ?

François-Charles – Ma femme aussi.

Cédric-Pierre – Dis-moi, François-Charles : ce soir, tu ne lui en fais pas un onzième ?

François-Charles – Elle doit l'accoucher dans huit jours...

Il se frappe le front.

François-Charles – Bon sang ! avec tout ça, j'ai complètement oublié de vous demander si vous vouliez être le parrain et la marraine de notre petit dernier ?

Cédric-Pierre – Ça ! c'est vraiment gentil de penser à nous, François-Charles ; personnellement, ça me fait très plaisir, j'accepte ! mais à une condition...

Suzanne-Béatrice – Moi aussi, François-Charles, j'accepte ! ça me fait très plaisir, mais moi aussi, à une condition...

François-Charles – Quelle condition ?

Cédric-Pierre – Que la prochaine fois que l'on se voit, tu nous expliques quelque chose...

François-Charles – Quoi ?

Suzanne-Béatrice – Tes gosses... comment tu les fais ?

François-Charles, au milieu, les prenant par les épaules ; ils sortent tous les trois.

⁽¹⁾ **Note de l'auteur.**

Ces deux pièces peuvent se jouer dans la continuité.

Si c'est le cas, « *Bistrot* » est joué plutôt en avant-scène en laissant le rideau légèrement fermé, juste pour cacher les deux tables hautes qui serviront ensuite dans « *Cocktail* ».

Dans le cas où se sont les mêmes acteurs-actrice qui enchaînent avec « *Cocktail* », la lumière baisse légèrement, une musique adaptée peut être mise en fond sonore.

Babette va prendre, derrière le rideau, un portant de vêtements quelle fait rouler en fond de scène et commence à se dévêtir, à vue, pour devenir Suzanne-Béatrice.

Pendant ce temps, Momo et Dédé enlèvent la table et les chaises qu'ils font disparaître en coulisse. Ils vont au portant s'habiller en Cédric-Pierre et François-Charles.

Le rideau de scène s'ouvre au maximum, faisant apparaître les deux tables hautes avec les verres à cocktail.

Les premiers prêts vont chercher un cocktail et se déplacent dans l'espace, ils font semblant de converser dans leur nouveau personnage.

Le dernier déplace le portant en coulisse.

Quand tous les trois sont prêts, un verre de cocktail à la main : lumières chaudes, colorées ; « *Cocktail* » commence.
